

« COMME UN SERVITEUR »

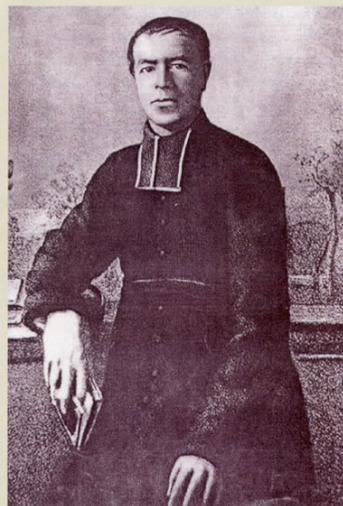
tiré de **LOUIS QUERBES**, tome II

Robert Bonnafous, CSV

Les témoins évoquent la simplicité du P. Querbes. Elle se manifeste dans son extérieur et dans la manière de se situer vis-à-vis d'autrui : « Il était encore plus modeste que désintéressé, se souvient le F. Blein, il n'était maître que dans sa communauté. Partout ailleurs il se posait comme un serviteur. Quand il visitait ses établissements, il craignait toujours de gêner, on l'aurait cru timide. En présence des prêtres, il se mettait toujours au rang de ses frères et refusait les honneurs ». Illustrer cette attitude par des documents n'est guère facile, sauf à s'en tenir à ce que les témoins ont écrit, parfois bien des années après.

Cette simplicité cadrerait bien avec la pauvreté qui était endémique à Vourles. Lorsqu'on n'a pas de quoi payer un voyage à Nevers ou que le pain vient à manquer, on n'est guère porté à faire le fier. Quand les bourrasques ministérielles ou épiscopales vous tombent dessus, on est plutôt porté à faire le dos rond qu'à bomber le torse... Louis Querbes a été préservé d'être atteint par la superbe de celui à qui tout réussit insolemment. « Il était pauvre, insiste le F. Blein, ses frères étaient pauvres, il se contentait d'une robe grossière et d'une nourriture très frugale. Tous ceux qui l'ont connu rendront ce témoignage : qu'il ne s'est jamais occupé de ce qu'on lui servait à table. Il ignorait même ce qu'on doit manger le premier, et il aurait volontiers commencé son dîner par le dessert. S'il mangeait avec le dernier de ses frères, il le laissait ordonner le repas, découper et servir ».

Ce détachement, qu'il soit naturel ou acquis, engage la personne dans une ascèse exigeante. Le P. Querbes en a



Lithographie de Grobon Freres d'après le daguerréotype original, perdu. C'est le plus ancien portrait, conservé, du père Louis Querbes.

donné de multiples preuves à propos de sa fondation. Après avoir exposé, argumenté, insisté, et parfois avec ténacité, il a accepté de l'autorité ecclésiastique les corrections de ses textes, les reports de calendrier, les inflexions substantiels et les coups de sécateur. On l'a vu remettre « ses enfants » entre les mains des évêques, que cela ait

eu parfois des résultats désastreux ne dépend pas seulement de lui. On l'a vu abandonner son projet d'implanter la société dans le diocèse de Rodez pour laisser la place à un projet qui flattait l'ego d'un évêque vieillissant. Il a renoncé à plusieurs reprises à visiter les catéchistes du Canada pour respecter l'autorité ombrageuse du cardinal.

Au fond, toute sa démarche fondatrice le mène, sans qu'il s'en rende compte dès le premier instant, à une dépossession de ce qui aurait dû être sa carrière. Quelqu'un, qui pourrait être un ancien condisciple, rapporte une information qu'il n'est pas possible de recouper ni de vérifier mais qui pourrait être une confidence : « Pour réaliser son plan et atteindre son but, il n'a pas hésité à sacrifier son temps, ses loisirs, son avoir, ses économies, son avancement dans les hautes charges (l'Épiscopat) que lui offrait un ministre après une entrevue ».

Sans évoquer la référence explicite à l'épiscopat, le F. Blein termine ses souvenirs et son plaidoyer par une remarque qui va dans le sens du témoin anonyme : « Aux yeux de certains critiques, la pauvreté est un défaut, la simplicité un manque de bon goût, la vaisselle de fer ou de terre, ainsi qu'une soutane usée sont de la malpropreté, le désintéressement, de l'imprévoyance. Ils n'examinent pas qu'ils ont l'Évangile contre eux, qui préconise précisément ce qu'ils blâment.

Quand M. Querbes a pensé à l'institution de son oeuvre, il a renoncé à tout avancement dans le ministère sacré auquel lui donnaient droit ses talents et il a accepté de plein gré les fatigues, les ennuis et les petites déceptions qu'il devait éprouver. Qui est-ce qui aurait le courage de compter pour rien cette abnégation et ces sacrifices? »

En évoquant le détachement du P. Querbes et en le mettant en relation avec l'Évangile, le F. Blein aborde un autre domaine, celui de la spiritualité qui sous-

tend et anime l'action et la personnalité du supérieur. La spiritualité, c'est le territoire du théologien ou du moraliste qui nomme et pèse les vertus, déchiffre les chemins de la grâce et repère les ressorts cachés aux yeux profanes de l'historien. Voir comment l'Évangile met une personne en mouvement, étudier les ressorts spirituels de sa relation à Dieu suppose qu'elle ait fait des confidences, écrit sur son expérience, produit des documents qui détaillent sa pensée, peut-être même élaboré une doctrine. Or, le P. Querbes n'a laissé que peu de choses dans ce domaine, quelques réflexions dans sa correspondance, surtout dans les lettres au P. Faure, quelques rares confidences et c'est tout avec, et c'est loin d'être secondaire, sa vie et tout ce qu'elle révèle par réfractions successives. On se limitera ici à deux observations : sur un mot qui revient souvent sous sa plume (*Providence*) et sur sa devise (*Adoré et aimé soit Jésus*) que des catéchistes ont eux aussi adoptée.

Pour le croyant, le temps, qu'il soit passé, présent ou futur, c'est le lieu habité par Dieu. L'événement a un sens et dit quelque chose de Dieu. L'événement requiert donc une qualité d'écoute et une disponibilité à l'action de Dieu. Cette attitude que saint Ignace nomme, mais il n'est pas le seul, l'indifférence, traverse toute la Bible depuis Abraham. À Isaac qui s'inquiétait de l'agneau qui allait manquer pour le sacrifice, le patriarche répondait que Dieu y pourvoirait.

Louis Querbes rentre tout à fait dans cette perspective spirituelle et conseille souvent aux catéchistes de compter sur la Providence, terme qui évoque, pour le chrétien du XIX^e s., non pas une sorte de corne d'abondance d'où ne manquera pas de sortir le pain dont on a besoin, mais la sagesse avec laquelle Dieu conduit toutes choses. D'après le F. Saulin, le supérieur était « d'un zèle et d'un désintéressement d'un Vincent de Paul, d'une volonté énergique et d'un courage que rien n'abat. Toujours la même égalité d'humeur dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, aussi instruit que pieux et

modeste, d'une confiance sans borne à la Providence. Son mot favori était celui-ci : Dieu y pourvoira ». Le P. François Favre écrit, comme en écho : « Son désintéressement était si sincère et sa confiance en Dieu si grande, qu'il se plaisait à appeler ses frères les enfants de la Providence de Dieu, qui certainement ne les abandonnerait jamais ».

Tout au long de sa vie, et d'abord dans les moments délicats, le P. Querbes a vécu cette confiance. Alors que le projet de confrérie n'en est qu'à ses linéaments, M. Cattet propose d'autres engagements au curé de Vourles. L'abbé y voit, lui écrit-il, *une marque de la volonté de Dieu qui exige que je ne me livre pas avec trop d'empressement à l'idée que je vous ai confiée, et que j'attende une décision formelle prise à mon sujet et un ordre précis pour manifester une adhésion complète.*

En 1831, accepter la promotion à la cure de Bourg-Argental, c'était renoncer à voir le projet des catéchistes prendre corps. Le P. Querbes le reconnaît devant M^{sr} de Pins : *Soumis à la volonté divine qui s'expliquait assez par la décision de V(otre) G(randeur) sur mon déplacement, j'en avais accepté avec résignation les suites inévitables.* Lorsque le gouvernement refusa cet avancement, l'abbé vit aussitôt dans son maintien à Vourles autre chose qu'un refus injuste, d'autant plus qu'il lui était signifié le jour de la fête de saint Viateur. *Encouragé par cette circonstance, il demande aussitôt à l'archevêque l'autorisation d'aller plus avant dans la fondation des catéchistes.*

En 1841, alors que les difficultés économiques menacent l'existence de la société, que Vourles ne peut nourrir les

novices, le supérieur écrit au F. Archirel : *Ce qui me remplit de confiance pour l'avenir, malgré les épreuves que n'ont pas manqué d'accroître les malheurs de Lyon, c'est le bon esprit qui anime tous ceux de la société. ["] Cherchons, dit S. Pierre, à affermir notre vocation et notre élection par de bonnes oeuvres ["] et Dieu ne nous manquera pas.* Dans l'août romain de 1838, tandis que s'éloigne l'espoir d'une approbation rapide des statuts, le P. Querbes paie dans son corps les conséquences du climat, de la fatigue et des contrariétés accumulées. Aux courtes plaintes que renferment ses lettres, succède une attestation chaque fois répétée : *C'est le moment où les obstacles s'élèvent à la hauteur des montagnes, et c'est celui où Dieu me fait la grâce d'être le plus fermement résolu.* In te Domine speravi non confundar in aeternum. *Je suis bien faible, mais plus que jamais plein de confiance en Dieu. A.A.J. Je dois vous avouer cependant que jamais la confiance en Dieu et en sa Sainte mère ne m'a abandonné. Ah! c'est ici qu'on aime bien Maria Santissima.* À quelques mois de sa mort, il s'en remettait plus que jamais à Dieu, comme on le lira dans l'une de ses dernières lettres.

« Courage,
n'ayant rien,
ne cherchant rien,
nous avons Dieu
pour nous. »

(...une catéchèse
de Querbes
au P. Faure.)

Cet accueil de l'événement et, plus encore, de ce qu'il révèle de la volonté divine, le P. Querbes le recommande aux catéchistes. En mars 1848, dans l'incertitude des jours bouillonnants de la révolution, sa circulaire s'ouvre sur une invitation à lire correctement ce qui advient : *C'est Dieu qui ouvre et ferme les abîmes sous nos pas. C'est Dieu qui est le maître des événements. Acceptons-les de sa main, mais prions-le de disposer les coeurs des hommes à l'observation de sa sainte loi, d'éclairer ceux que leurs passions aveuglent, de fortifier les faibles, de verser dans le coeur de tous les sentiments de paix et de la charité chrétienne.* En fin de circulaire, les consignes pratiques se terminent par cette

recommandation : *Mais surtout ayez confiance en la Providence.*

Dans ses lettres, le supérieur transmet aux catéchistes une catéchèse pour éclairer les difficultés qu'ils traversent. L'invitation à s'en remettre à Dieu est courante dans la correspondance avec le P. Faure : *Courage, n'ayant rien, ne cherchant rien, nous aurons Dieu pour nous. Courage donc, mon bien cher Père, nos propres misères nous montrent que nous n'avons à compter que sur la main de Dieu. Il nous a aidés jusqu'à présent : il ne nous manquera pas, nous savons que c'est son oeuvre que nous faisons. Les hommes, sans s'en douter, sont presque toujours les instruments de la Providence.* Au F. Foucault qui vit une relation difficile avec un catéchiste, le P. Querbes adresse une parole de réconfort : *Vous devez reconnaître que le bon Dieu vous aime bien et qu'il a des desseins de grâce sur vous puisqu'il vous éprouve si amèrement cette année.* Le F. Çormet, supérieur de l'obédience de Rodez, a dû exposer des difficultés qu'il rencontrait dans la gestion de la jeune province. Il s'entend recommander : *Je vous engage à*

jeter toutes vos sollicitudes dans le sein de la Providence. Quant au désappointement en question, il vous apprendra à ne mettre votre confiance qu'en Dieu et à ne guère compter sur les hommes.

Au P. Hugues Favre qui souffre d'une infection purulente, le P. Querbes donne une sorte de remède : *Pour les maladies du corps, nous avons un bon motif de tranquillité, qui est de laisser opérer la main de Dieu après avoir employé les moyens humains mis à notre disposition, et d'accepter en paix la guérison ou la souffrance, sachant bien de qui viennent l'une et l'autre. Il n'en est pas de même des maux de l'âme dont nous sommes la cause. Quand nous les connaissons et que nous en savons le remède, nous ne pouvons nous plaindre qu'à nous-mêmes.* Cette attitude d'abandon confiant entre les mains de Dieu devait être peu commode à vivre et gageons que Favre aurait aussi apprécié de recevoir un onguent efficace contre ses furoncles. Le F. Archirel, sans ressources à Cucuron (Vaucluse), dut être surpris de recevoir ce conseil : *Quant à vous, Mon cher enfant,*

faites de votre mieux jusqu'au jour où vous verrez vos ressources épuisées. Profitez de cette occasion pour vous abandonner mieux que jamais à la Providence. Ne vous inquiétez nullement.

Pourtant, le P. Querbes sait que la Providence ne fait pas tomber des cailles toutes cuites du ciel, comme pour les Hébreux dans le désert : *Il ne faut ni se défier de la Providence, ni la tenter,* écrit-il au P. Faure. Il tire la leçon de la trop grande facilité avec laquelle il a accepté des novices sans exiger la moindre pension : *C'est avec regret que j'ai été forcé de répondre à M. Rouchaume [vicaire général de Nevers] qu'il nous est impossible de recevoir gratuitement le jeune Cellier. Agir autrement, c'eût été manquer à ma parole, à la conscience, à la prudence chrétienne. Dieu veuille que nous nous soyons arrêtés à temps dans cette voie de confiance présomptueuse en la divine Providence.* S'est-il toujours gardé de cette confiance optimiste mais téméraire dans l'administration de la société? Peut-être pas assez, du moins d'un point de vue humain. ■

Viateurs Canada est un bulletin de famille qui veut mettre en valeur l'ensemble de la mission des Viateurs religieux et associés de la province canadienne. Il paraît 4 fois l'an : mars, juin, oct., déc.

Adresse postale :
450, avenue Querbes, Outremont (Québec) H2V 3W5
Tél. : (514) 274-3624 Téléc. : (514) 274-2366

Courrier électronique : jeanjean@viateurs.ca

Sites Web : www.viateurs.ca (Communauté)
www.catechese.viateurs.ca (Service catéchétique)

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN 1708-3516

Notes concernant l'article PAUL DE TARSE en page 3.

1. Actes 22, 3
2. Actes 5, 34-39
3. Actes 8, 3
4. Actes 9, 1-3
5. Ça 2, 11-14
6. Actes 15, 36-40
7. 1 Tm 1,2
8. 2 Tm 1,4
9. Rm 16, 1-15
10. 1 Co 15, 1-8
11. Ph 3,12
12. Ça 2,20
13. Rm 1,1
14. Ça 1, 7
15. Ça 1, 12
16. Phi, 3, 12
17. 1 Co 9, 1
18. Actes 13, 46